« CONSTRUIRE DES COMPARABLES » - QUELQUES REFLÉXIONS DE PAUL RICŒUR SUR L'INTRADUISIBLE -

Dumitra BARON
Université « Lucian Blaga » de Sibiu

Dans cet article, nous voudrons analyser les principaux concepts portant sur la traductologie, tels qu'ils ont été définis et employés par Paul Ricœur dans son ouvrage *Sur la traduction* (2004)[115]. Nous observons qu'au centre de ses réflexions se place la question de *l'intraduisible*, notion fondamentale de la traductologie et, en même temps, problème récurrent pour tout traducteur.

Il est bien connu que les philosophes se sont impliqués depuis longtemps dans l'activité de traduction, certainement pas toujours à la manière des philologues ou des linguistes, mais sûrement avec une vision et un œil critique fort innovateur.

Paul Ricœur a commencé sa carrière philosophique par une traduction, celle des *Idées directrices pour une phénoménologie* d'Edmund Husserl. Tout comme d'autres philosophes, il s'est penché sur les problèmes de la traduction, aussi bien sur le plan linguistique que sur le plan plus général de la philosophie du langage.

[115] Paul Ricœur, *Sur la traduction*, Paris, Bayard, 2004. Les numéros des pages des citations de ce livre sont donnés dans le corps de notre article, après la citation, entre parenthèses.

BDD-A4964 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:15 UTC)

Dans le recueil de textes qui constitue notre corpus d'étude, Paul Ricœur pose un problème essentiel : dans une perspective rigoureusement théorique, la traduction serait impossible, or elle est de tout temps pratiquée effectivement. Le philosophe français tente de remplacer le préjugé contre la traduction par une mise en œuvre d'une « équivalence sans identité », ce qui offre l'avantage de concevoir la traduction comme une activité de « construire des comparables » et de comprendre la nécessité de retraduire constamment les textes que chaque époque désigne comme « classiques ».

Dans le premier chapitre, « Défi et bonheur de la traduction », en reprenant les considérations de Walter Benjamin sur « la tâche du traducteur », Paul Ricœur situe l'épreuve de la traduction aux versants sémantiques du mot « travail », tels qu'ils ont été établis par Freud : « travail de souvenir » et « travail de deuil ». Nous pouvons associer ces deux expériences à celles de l'écrivain, qui lui aussi n'est plus innocent et « heureux ». La création, notamment après le romantisme, n'est plus une affaire d'âme et de sentiment, mais plutôt d'un travail conscient qui suppose d'une part, la plongée dans la tradition littéraire pour y puiser et s'y ressourcer, et ensuite, un travail qui engendre des pertes.

Paul Ricœur voit dans le deuil de la traduction absolue, parfaite, le bonheur de traduire puisque le « bonheur de traduire est un gain lorsque, attaché à la perte de l'absolu langagier, il accepte l'écart entre l'adéquation et l'équivalence, l'équivalence sans adéquation. (…) En dépit de l'agonistique qui dramatise la tâche du traducteur, celui-ci peut trouver son bonheur dans ce que j'aimerais appeler *l'hospitalité langagière* » (p. 19). Celle-ci signifie l'état où « le plaisir d'habiter la langue de l'autre est compensé par le plaisir de recevoir chez soi, dans sa propre demeure d'accueil, la parole de l'étranger » (p. 21). Le traducteur dépasse le contentement d'habiter une seule langue et veut laisser parler l'autre, l'accueillir. Il ne peut résister aux pulsions de traduire, d'approcher l'étranger. A cet égard, Paul Ricœur considère qu'« il faut peut-être même dire que c'est dans la retraduction qu'on observe le mieux la pulsion de traduction

BDD-A4964 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:15 UTC)

entretenue par l'insatisfaction à l'égard des traductions existantes » (p. 15).

En se référant aux entreprises incessantes de la retraduction des grandes œuvres de l'humanité (la Bible, Shakespeare, Dante, Cervantès), Paul Ricœur place alors la traduction dans la dynamique culturelle qui suppose une mise à jour de la tradition et du passé: « (…) la traduction est partie intégrante de la vie culturelle même si elle n'y occupe pas, selon les époques, une place toujours très visible. (…) La traduction est, en effet, très simplement, la réponse pratique à la diversité des langues, réponse qui a toujours été donnée ne serait-ce que sous une forme orale à travers l'existence d'interprète, et à des fins utilitaires »[116]. Il s'agit alors d'une sorte de révision des auteurs consacrés et de leurs œuvres, un essai d'un nouveau positionnement par rapport aux nouvelles contraintes et perspectives. Dans ce cadre, la traduction est aussi affaire d'intertextualité « qui vaut parfois reprise, transformation, réfutation d'emplois antérieurs par des auteurs relevant de la même tradition de pensée ou de traditions adverses » (p. 13).

Dans le deuxième chapitre, intitulé « Le paradigme de la traduction », Ricœur opère une double approche de la question de l'acte de traduire, dans ses acceptions différentes : selon le modèle choisi par Antoine Berman dans *L'épreuve de l'étranger*, où la traduction est vue comme transfert d'un message verbal d'une langue dans une autre et, selon le modèle proposé par George Steiner dans *Après Babel* (Paris, Albin Michel, 1998), qui pense la traduction comme synonyme de « l'interprétation de tout ensemble signifiant de la même communauté linguistique » (p. 21). L'existence de la traduction est due à la différence et à la diversité des langues et la traduction se révèle comme une activité qui a depuis toujours accompagné l'existence humaine : « le fait tout aussi considérable que l'on a toujours traduit ; avant les interprètes professionnels, il y eut les voyageurs, les marchands, les ambassadeurs, les espions, ce qui fait beaucoup de bilingues et de polyglottes ! » (p. 24)

[116] Marc de Launay, « Réflexions sur la traduction », in *L'Herne*, no. 81, dossier Ricœur, Editions de l'Herne, Paris, 2004, p. 86.

BDD-A4964 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:15 UTC)

L'évidence que les hommes parlent des langues bien différentes, mais qu'en dehors de leur langue maternelle, ils peuvent en apprendre d'autres est génératrice d'une « alternative ruineuse » : « ou bien la diversité des langues exprime une hétérogénéité radicale – et alors la traduction est théoriquement impossible ; les langues sont *a priori* intraduisibles l'une dans l'autre. Ou bien la traduction prise comme un fait s'explique par un fonds commun qui rend possible le fait de la traduction » (p. 25). Cette deuxième alternative ouvre deux pistes nouvelles : celle de la langue *originaire* et celle de la langue *universelle*. Alors, du point de vue théorique, on peut prendre en considération deux cas : « ou bien la diversité des langues est radicale, et alors la traduction est impossible en droit ; ou bien la traduction est un fait, et il faut en établir la possibilité de droit par une enquête sur l'origine ou par une reconstruction des conditions *a priori* du fait constaté » (p. 25).

Pour mieux sortir de cette variante théorique : traduisible *versus* intraduisible, l'herméneute français propose de la remplacer par une alternative qui se situe au niveau pratique, de l'exercice même de la traduction, l'alternative fidélité *versus* trahison. Il est intéressant d'observer que l'acte de traduire est (re)placé sous le signe du poïétique, du faire, de l'action.

Avant d'aborder cette nouvelle dialectique, Paul Ricœur présente les raisons des désavantages de l'alternative théorique. L'intraduisible est issu des recherches des ethnolinguistes réputés comme B. Lee Whorf et E. Sapir qui soutiennent que les systèmes linguistiques disposent des découpages à caractère « non superposable » du point de vue phonétique, articulatoire, conceptuel, lexical, syntaxique. Les tenants du traduisible s'adonnent à l'identification des structures cachées qui, « *soit* portent la trace d'une langue originaire perdue qu'il faut retrouver (c'est le cas des théories de diverses gnoses, de la Kabbale, des hermétismes, de Walter Benjamin chez qui nous retrouvons dans *La tâche du traducteur* des notions comme « langue parfaite » ou « langue pure ») , *soit* consistent en codes *a priori*, en structures universelles ou, comme on dit, transcendantales, qu'on doit pouvoir reconstruire (les thèses de Bacon, de Leibniz

BDD-A4964 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:15 UTC)

ou d'Umberto Eco dans *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne* » (p. 31).

Le placement de la traduction au niveau pratique - fidélité contre trahison - s'avère opérationnel, puisque, depuis ses origines, l'humanité demeure sous le signe de la séparation (voir dans la Genèse, la séparation des éléments cosmiques, la perte de l'innocence d'Adam, l'expulsion du Jardin, signe de la séparation avec la transcendance, le meurtre d'Abel, et le mythe de Babel, qui dans la vision que Ricœur emprunt à l'exégète Paul Beauchamp, ne doit pas être réduit à l'idée de catastrophe linguistique infligée aux humains par un dieu jaloux de leur réussite, mais envisagé plutôt comme la dispersion et la confusion des langues, s'inscrivant ainsi dans la continuation de l'histoire de la séparation, cette fois-ci transférée à l'exercice du langage) (p. 34).

De ce point de vue, la traduction devient une tâche importante, dépourvue de l'obligation de l'accomplir, comprise plutôt dans le sens de « la *chose à faire* pour que l'action humane puisse simplement continuer » (p. 36). La tâche de traduire devient synonyme de la tâche de créer, de se manifester artistiquement et d'éprouver le *désir* de faire. Paul Ricœur considère que le désir de traduire a animé les grands penseurs allemands comme Gœthe, Humboldt, les frères Schlegel, Schleiermacher, Hölderlin et Walter Benjamin. Tous ces penseurs ont essayé d'élargir l'horizon de leur propre langue et de ses capacités de création et de renouvellement.

Comme il n'existe pas de critère absolu de la bonne traduction (dans ce cas, il faudrait avoir à sa disposition un troisième (tiers) texte qui puisse être l'étalon de traduction du texte source et du texte cible), Paul Ricœur énonce le paradoxe suivant : « une bonne traduction ne peut viser qu'à une *équivalence* présumée, non fondée dans une *identité* de sens démontrable. Une équivalence sans identité » (p. 40) Ainsi, la seule façon de critiquer une traduction est d'en proposer une autre. La retraduction et la révision des traductions déjà existantes s'avèrent par conséquent obligatoires.

Un autre aspect fondamental des analyses de Paul Ricœur sur la traduction est représenté par la dimension éthique que cette

BDD-A4964 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:15 UTC)

activité comporte, dimension qui implique une mise en discussion de la notion d'altérité : « Amener le lecteur à l'auteur, amener l'auteur au lecteur, au risque de servir et de trahir deux maîtres » signifie pour le philosophe « l'hospitalité langagière » (p. 42-43). Celle-ci témoigne d'une double tendance : s'ouvrir vers l'Autre, l'acquérir dans son territoire, mais explorer aussi les zones du Même. « La *bonne* traduction doit faire, et non seulement dire. Elle doit, comme le texte, être porteuse et portée »[117].

La traduction implique d'ailleurs une recréation de et dans sa propre langue, compte tenu « qu'il est toujours possible de *dire la même chose autrement* » (p. 45). « Autrement », c'est-à-dire ce que le traducteur fait de la langue étrangère, il essaie de dire, de récrire dans sa langue, le même d'une autre langue, mais en même temps, à l'intérieur de sa propre langue, il essaie de trouver d'autres moyens pour exprimer ce même.

L'altérité apparaît « constitutive de la traduction » et de la traductologie : « Prenant à rebours les définitions communes de la traduction, elle déplace l'objet de cette expérience du *logos* vers l'*anthropos* : au-delà des langues, la traduction met en relation des sujets humains »[118]. Comme métaphore de la traduction, « l'épreuve de l'étranger » est révélatrice et devrait nous rendre sensibles aussi à « l'étrangeté de notre propre langue » (p. 52). Celle-ci invite à bien réfléchir sur sa propre langue, à bien entrer dans ses profondeurs et y retrouver le secret, l'indicible, l'intraduisible, « l'autre du communicable » : « Le débat de chaque langue avec le secret, le caché, le mystère, l'indicible est par excellence l'incommunicable, l'intraduisible initial le plus retranché » (p. 59).

Le dernier chapitre du livre de Paul Ricœur porte un titre bien suggestif qui enchaîne sur les idées énoncées antérieurement : « Un 'passage' : traduire l'intraduisible ». Le

---

[117] Henri Meschonnic, *Poétique du traduire*, Verdier, 1999, p. 22.

[118] Annie Brisset, « Malaise dans la traduction Pour une éthique de la réciprocité », dans *Texte*, revue de critique et de théorie littéraire, no. 23/24, 1998, textes réunis et présentés par Janet Paterson, dossier « L'altérité », Toronto, Les Éditions Trinitexte 1999, p. 321.

BDD-A4964 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:15 UTC)

premier intraduisible (de départ) est « la pluralité des langues », ou, pour employer la terminologie de Humboldt, la diversité, la différence des langues, l'hétérogénéité radicale « qui devrait *a priori* rendre la traduction impossible » (p. 54). Les langues sont alors différentes non seulement du point de vue des niveaux opératoires du langage, elles le sont aussi par leur manière de découper le réel et de le recomposer au niveau du discours (le sens et le référent). Davantage faut-il jamais ignorer que « ce sont des textes, non des phrases, non des mots, que veulent traduire nos textes » (p. 55). Ainsi, le traducteur doit tenir compte des ensembles culturels et des visions du monde différentes qui se rattachent à chaque langue. C'est en fonction de ces aspects que Paul Ricœur soutient que « la tâche du traducteur ne va pas du mot à la phrase, au texte, à l'ensemble culturel, mais à l'inverse : s'imprégnant par de vastes lectures de l'esprit d'une culture, le traducteur redescend du texte, à la phrase et au mot » (p. 56). Pour l'écrivain, la démarche suit d'habitude le chemin inverse : il est devant la page blanche, il cède l'initiative aux mots à partir desquels il crée son édifice de phrases et de textes. Apparemment, le traducteur est à la fois devant une page bien remplie, le texte à traduire, et devant une page blanche sur laquelle il essaiera de bâtir le texte traduit. A ce niveau, l'activité du traducteur rejoint celle de l'écrivain. D'ailleurs, Henri Meschonnic considère que « Traduire n'est traduire que quand traduire est un laboratoire d'écrire. Décalque, autrement. Une exécution. Par le signe. Et peut-être, pas plus qu'on ne choisit ce qu'on écrit, on ne choisit réellement ce qu'on traduit. Ce qu'on arrive à traduire-écrire »[119].

Paul Ricœur insiste sur l'idée qu'afin d' « atteindre l'intraduisible terminal, celui que produit la traduction », l'on doit préciser comment la traduction opère. Sans l'appeler poïétique, sa démarche l'est, car Ricœur place son analyse sous le signe du faire : « Comment le traducteur *fait*-il ? » (p. 58) Il ne s'agit pas d'un emploi au hasard de ce terme, marqué en italique par le philosophe, puisqu'il s'attache à une explication : « J'emploie à dessein le verbe 'faire'. Car c'est par un faire, en quête de sa théorie, que le traducteur franchit l'obstacle – et même l'objection

[119] Henri Meschonnic, *op. cit.*, p. 459.

BDD-A4964 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:15 UTC)

théorique – de l'intraductibilité de principe d'une langue à l'autre » (p. 58). La traduction se montre dans sa dimension expérimentale, en tant que pratique définitoire et enrichissante pour le traducteur. Selon Heidegger, « faire une expérience avec quoi que ce soit […] cela veut dire : le laisser venir sur nous, qu'il nous atteigne, nous tombe dessus, nous renverse et nous rende autre. Dans cette expression, 'faire' ne signifie justement pas que nous sommes les opérateurs de l'expérience ; *faire* veut ici dire, comme dans la locution 'faire une maladie', passer à travers, souffrir de bout en bout, endurer, accueillir ce qui nous atteint en nous soumettant à lui… »[120] Le traducteur va à la rencontre de l'étranger, mais il est aussi capable de l'attendre, le traducteur est un passeur d'étrangeté qui désire devenir un territoire de passage pour l'étranger, et rester fidèle dans sa mission de trahison.

Pour Paul Ricœur, le dilemme fidélité/trahison en tant que dilemme pratique, renvoyant donc à un faire précis, est dû au manque du critère absolu de ce qui serait *le même sens*, « écrit quelque part, au-dessus et entre le texte d'origine et le texte d'arrivée » (p. 60). Une bonne traduction ne peut alors viser « qu'à une équivalence présumée, non fondée dans une identité de sens démontrable, une équivalence sans identité » (p. 60).

Le *travail* de la traduction implique en conséquence une re-traduction incessante menée dans le but de rechercher l'équivalence. La traduction serait alors créatrice d'équivalence. En s'inspirant des idées énoncées par Marcel Détienne dans son livre *Comparer l'incomparable* (Paris, Seuil, 2000), Paul Ricœur applique à la traduction la formule suivante : « construire des comparables »
(p. 63). Cette construction suit la même voie que le travail du traducteur, c'est-à-dire, des complexes de textes et de visions du monde, vers les mots. La construction du comparable serait une manière d'approcher l'intraduisible, une solution au dilemme théorique traduisible/intraduisible. La traduction serait une « trahison créative de l'original, appropriation également créatrice par la langue d'accueil : construction du comparable. (…) La

[120] Martin Heidegger, *Acheminement vers la parole*, trad. F. Fédier, Gallimard, Paris, coll. « Tel », 1984, p. 143.

BDD-A4964 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:15 UTC)

construction du comparable est même devenue la justification d'une double trahison, dans la mesure où les deux maîtres incommensurables ont été rendus commensurables par la traduction-construction »
(p. 66-67).

Il est intéressant d'observer que les métaphores du Même et de l'Autre sont remplacées par la métaphore du comparable, plus flexible à la communication et à la fusion, plus ouverte à l'explication et à la justification. Ce qu'un traducteur ne peut traduire, dans le sens de le récrire, sera fait par un autre : « le traducteur n'est jamais en peine d'expliquer pourquoi il ne peut trouver de solution satisfaisante, et l'intraduisible n'est jamais inintelligible – il fait souvent la fortune de la note du traducteur »[121]. A la fin d'un travail minutieux d'exploration des profondeurs de sa langue maternelle, le traducteur serait en mesure d'y trouver « des mots usuels qui n'ont pas eu de destin philosophique et qui, par l'effet de la traduction, sont arrachés à des contextes d'usage et élevés à la dignité d'*équivalents*, ces fameux équivalents sans identité, dont nous avions présumé la réalité antécédente, cachée en quelque sorte quelque part (…) » (65-66).

A travers la construction du comparable (à partir de l'incomparable, de l'étranger qu'il faut héberger chez soi), Paul Ricœur analyse un « ultime intraduisible », le « sens ». Celui-ci est « arraché à son unité avec la chair des mots », c'est-à-dire avec la « lettre ». Cette tentative suppose le renoncement à l'équivalence du sens et le risque d'entrer dans des régions qualifiées de « dangereuses où il serait question de sonorité, de saveur, de rythme, d'espacement, de silence entre les mots, de métrique et de rime » (p. 68). C'est bien la voie ouverte par Hölderlin, et approfondie par Paul Celan et par Henri Meschonnic. Rechercher seulement une équivalence de sens suppose « renier une acquisition de la sémiotique contemporaine, l'unité du sens et du son, du signifié et du signifiant » (p. 68). Il s'agit aussi d'ignorer les affirmations de Husserl qui soutient que

[121] Marc de Launay, art. cit., p. 89.

BDD-A4964 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:15 UTC)

« le sens est complet dans l'acte de 'conférer sens' de *Sinngebung*, qui traite l'expression (*Ausdruck*), comme un *vêtement* extérieur au corps, lequel est en vérité l'âme incorporelle du sens, de la *Bedeutung* » (p. 68). Dans une traduction, favoriser exclusivement le sens ou la lettre, c'est aboutir à une construction dont la moitié totalisante manque. Le résultat ne serait qu'une version *incomparable*, abrégée et tronquée de l'original.

En menant une dernière réflexion sur la traduction « littérale », qui, pour Antoine Berman, dans sa critique de l'équivalence de sens à sens, est devenue plutôt une traduction lettre à lettre qu'une traduction mot à mot, Paul Ricœur laisse ouvert le terrain de la lutte contre l'intraduisible qui se lit manifestement « dans la proximité de deux titres successifs : *L'épreuve de l'étranger* et *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain* ? » (p. 69)

En guise de conclusion, nous constatons que les observations théoriques de Paul Ricœur sur le processus de traduction offrent une réponse fort pertinente au dilemme traduisible/intraduisible, dilemme que le philosophe déplace du côté théorique vers son versant plus pratique - trahison/fidélité, et qu'il essaie de concilier sous le signe poïétique de la construction des comparables. La traduction jouera constamment ses rapports de force entre la fusion et l'identité, entre l'union et la séparation, entre le paradigme « babélien » et logocentrique (Derrida), mais il est peut-être venu le temps de prendre en considération cette nouvelle dimension de médiation et de mise en commun créatrice.

BDD-A4964 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:15 UTC)